SATIRE

LE PARVENU

Ah ! Mon esprit, voyons, à t'entendre parler
 On te croirait un dieu qu'on ne peut égaler !
 Voudrais-tu par hasard tout soumettre à ton prône,
 Dompter tous les mortels et régner sur un trône ?
 —Eh, mais !... —Assez, je dis... —Je ne puis plus souffrir
 Tous ces fiers parvenus ! —Peux-tu faire périr
 Le monde sous tes coups ? —Mais enfin, je suis libre !
 —Pauvre insensé, tu fais vibrer en vain la fibre
 De la rébellion. Tu ne saurais lutter
 Contre ces fous hautains, que tu veux régenter,
 Car, tu le sais, l'argent, c'est le nerf de la guerre
 Et l'on te briserait comme un fragile verre.
 —Quoi ! Je decrais toujours m'asservir à leurs lois
 Et toujours me plier sans défendre mes droits ?...
 Non ! Je descends aussi de la divine essence ;
 Maudits soient l'égoïsme et la lâche arrogance !
 Je veux leur dire au moins que jamais sur mon front
 S'implanterait le sceau d'un triste rodomont :
 Le nombre des écus deviendrait baronnie,
 Ferait partout germer la grandeur du génie
 Et primerait enfin sur l'inspiration !...
 Hier, homme de rien, aujourd'hui, fier lion,
 Il commande à la bourse, il plane sur la ville,
 Verse sans s'émouvoir sa formidable bile.
 Ce n'est pas tout encor, cet esprit si coquet,
 Cueillant dans ses loisirs l'argot du cabaret,
 S'offre comme un modèle et porte haut la tête !
 Tel un vaillant héros !... —Mais, c'est donc la tempête
 Que tu veux allumer ? —Qu'il meure sous mes coups
 Et connaisse l'effet de mon juste courroux,
 Car ce roi dans l'outrage a cueilli sa couronne
 Et depuis trop longtemps la morgue l'aiguillonne
 De ses traits. Je connais trop bien cet orgueilleux
 Capable tout au plus d'un mépris vétélaux.
 Son cœur fut façonné dans l'ignoble arrogance ;
 Rien ne peut égaler son âpre outrecuidance.
 —Allez, ô mon esprit, finissez ce portrait,
 Peignez-moi tout au long ce néfaste forfait.
 —Enfin, le parvenu, sorti de la misère,
 Se croit prince puissant, empereur de la terre,
 Un phénix sous le ciel. Pour tout dire en un mot,
 Le venin du serpent est un savoureux flot
 Au près de son audace. Etouffons la vipère
 Et purgeons de ses traits la face de la terre !
 —J'admire, esprit fécond, votre modeste ardeur,
 Je vois dans vos discours pétiller la candeur ;
 J'admets que l'arrogant est un être excusable,
 Mais, ne pas savoir vivre, est-ce crime pendable ?
 —Je ne puis supporter cet immonde stentor
 Dévoiant à nos yeux un chiche matador !
 Sa bouche ne sourit qu'à l'argent, à la gloire.
 —Voilà qui me rappelle une touchante histoire :
 Je connus en son temps un juif qui se vantait
 D'être un seigneur civil ; il n'était pas parfait ;
 Hélas ! O vanité ! Qui l'est sur notre terre ?
 Mais il croyait enfin commander au tonnerre.
 Son œil brillant d'envie et sa face, d'orgueil,
 Suaient la convoitise. Assis dans son fauteuil,
 Il y faisait trôner son nez fait en trompette
 Qui n'a jamais orné le sein d'une vignette,
 Mais qu'il croyait pourtant digne d'un fier héros ;
 Sa bouche, un four impur, véritable chaos,
 Ne sut jamais chanter que richesses et fraudes ;
 Pour lui c'était son chant de matines et laudes !
 —C'était un parvenu ? —Hélas ! Mon cher esprit,
 Il en avait bien l'air ! Il n'était pas conscrit
 Dans l'art d'éclabousser sa triste clientèle,
 Qu'il conserva pourtant sous sa noble tutelle !
 —Isaac et Jacob devaient le protéger !
 —Assez, esprit rebelle, enfin va te purger
 Et tu me reviendras aussi pur que l'aurore.
 Laisse ces parvenus que la verve dévore
 Et nous pourrons ensemble, au souffle de l'amour,
 De notre cher pays célébrer le séjour.

J. R. Legault

EDGAR OU GAÉTAN ?

(Suite et fin)

Mme Eliane de Villemain.
 Ma chère cousine,

Vous avez bien raison, ma chère cousine ! J'aime...
 mais non pas comme vous avez aimé, non pas comme
 je voudrais aimer ! Malgré moi, j'ai deux amours.
 Lorsque M. de Montfort est près de moi, je songe à
 M. de Varny, et quand M. Edgar arrive, je voudrais
 voir M. Gaétan...

Comprenez-vous qu'un même cœur puisse aimer

Villa des Peupliers, avril 189.

deux personnes si différentes ? L'un est blond, l'autre
 est brun. Celui-ci a les plus beaux yeux ; celui-là
 plus beau regard. M. Gaétan est doux, délicat ; M.
 Edgar est sévère et parfois insensible ; M. de Varny
 a un esprit vif qui charme tout le long de son discours ;
 M. de Montfort a un esprit caché qui brille tout à
 coup et vous étonne par son originalité.

Et vous voulez que je vous dise qui j'aime le mieux ?
 Ma chère Eliane, puissé-je le savoir un jour : je serais
 heureuse ! En attendant, je n'appelle pas bonheur des
 heures d'anxiété, de crainte et d'attente. Je n'appelle
 pas aimer, recevoir deux cœurs et en partager un !

Il y avait bal, hier soir, chez Madame X... Encore
 une occasion pour moi de ressentir tout ce qu'il y a
 de triste dans deux amours.

M. de Montfort m'avait gracieusement envoyé une
 gerbe de roses jaunes. A travers les feuilles encore
 humides, je lisais : " Si j'ai vos préférences, portez-
 les ce soir ! "

Et, par une cruauté du hasard, M. de Varny, avec
 la guirlande de roses rouges, gentiment offertes, avait
 placé sur les petites branches de fougère ces quelques
 mots : " Si vous me préférez, je les verrai ce soir ! "

Qu'auriez-vous fait, ma cousine ?...

Les roses jaunes auraient certainement jeté le deuil
 dans l'âme si grande de M. de Varny, et les roses
 rouges auraient blessé le cœur si délicat de M. de
 Montfort.

Je ne sais si j'ai bien fait : mais, tout simplement,
 sur ma toilette de bal, je portais une guirlande de roses
 blanches. A mon arrivée aux salons chez Madame
 X..., M. Edgar a paru un peu triste et M. Gaétan n'a
 pas souri ; et vous savez, ma cousine, que lorsqu'il ne
 sourit plus, c'est qu'un nuage a passé sur son âme !

Ma chère cousine, on dit que les hommes n'aiment
 pas les fleurs. Eh ! bien, moi, je ne le crois plus,
 depuis que j'ai vu M. de Varny, rêveur, respirer le
 parfum de la rose volée à mes cheveux. On dit que
 les hommes ne comprennent point les dentelles et les
 chiffons, eh ! bien, je ne le crois plus, depuis que j'ai
 vu M. de Montfort, la tête penchée, étudier la fine
 dentelle de mon éventail, qu'il m'avait dérobé pendant
 la valse !

Mais je vous avouerai, ma cousine, que peut-être ils
 ne pensaient pas aux fleurs ni aux dentelles.

Ce matin, j'ai donné à ma petite malade une gerbe
 de roses rouges, enlacées de roses jaunes. M. Gaétan
 les a vues, et Madeleine me dit que le bon docteur a
 dû deviner quelque chose qu'elle n'a pas compris.
 Pauvre Madeleine ! Elle se dit heureuse de mon bon-
 heur ! Sait-elle bien ce que c'est que d'aimer, ce que
 c'est que d'être heureux ?

Vous, ma chère Eliane, cueillez toujours les fleurs
 du bonheur, et n'oubliez pas votre

CLAIRE D'YVETOT.

Villa des Peupliers, mai 189...

A Mme Eliane de Villemain.

Oh ! Ma chère cousine, ma petite Madeleine est
 morte !...

Ma pauvre petite poitrine n'est plus !

Aux premiers beaux jours de mai, elle est partie
 pour le pays des anges...

Si vous l'aviez vue, comme elle était belle !... Ses
 beaux yeux bleus étaient si tristes, quand elle me
 disait :

—Oh ! Mlle Claire, je vais mourir, et si mes yeux
 pleurent, c'est qu'ils ne vous verront plus !...

J'ai senti mon cœur vibrer et pleurer, quand la
 pauvre petite a placé ses lèvres glacées sur mes doigts
 qu'elle serrait dans les siens !...

Le bon docteur était près d'elle, et Madeleine, en
 me regardant bien au fond des yeux, a soupiré tout
 bas... tout bas :...

—Mlle Claire, voulez-vous donner le bonheur à M.
 Gaétan ?... Je mourrais heureuse... Il était si bon
 pour moi... Oh ! Soyez bonne pour lui !...

J'ai senti l'affreuse douleur rentrer en mon âme, et
 le souvenir de M. de Varny est venu jeter une ombre
 de tristesse dans mon cœur, déjà si triste.

Et pendant que je mettais un baiser sur le front de
 Madeleine, son âme s'envolait !... Elle était morte,
 comme meurent les fleurs !...

A genoux, près de la pauvre petite, je pleurais.

M. Gaétan savait sans doute que les pleurs donnent
 à l'âme une tendresse, un sentiment plus doux, qui
 fait céder notre cœur... et, après avoir pris mes deux
 mains jointes sur les mains de Madeleine, il dit bien
 bas... bien bas :...

—Oh ! Mlle Claire, je vous aime... et si...

Ma chère Eliane, je m'étais déjà relevée, et d'une
 voix où perçait mon émotion, je dis :

—M. de Montfort, Madeleine n'a point de fleurs !...
 Je vais en chercher.

Deux jours plus tard la pauvre enfant reposait à
 l'ombre des cyprès, à l'ombre des lilas en fleurs.

Oh ! Ma cousine ! C'est si triste mourir ! La vie
 n'est qu'un chemin bordé d'épines, où nous laissons,
 aux buissons de la route, les lambeaux de notre cœur.
 La vie n'est que le désespoir de l'espérance ! Mais il
 fait bon de vivre, parce que c'est si triste de mourir !...

Et, il me semble que ma petite Madeleine qui rece-
 vait, tous les jours, mes illusions d'hier et mes rêves
 de demain, mes espérances d'une heure et mes joies
 d'un moment ; il semble que ma pauvre petite a tout
 emporté, en mourant. Je ne sais plus si j'aime !... Je
 ne sais plus si j'espère !...

Oh ! ma chère cousine, puissiez-vous ne jamais con-
 naître les désillusions et les larmes, et je serais heu-
 reuse de votre bonheur.

Au revoir, ma cousine, dans mon cœur meurtri,
 prenez toute l'amitié que je garde pour vous.

CLAIRE D'YVETOT.

Villa des Peupliers, août 189...

A ma cousine, Mme Eliane de Villemain.
 Ma chère cousine,

Il y a si longtemps que je ne vous ai écrit, ma chère
 cousine, et pourtant, il me fait bon d'épancher mon
 cœur dans le vôtre, toujours si affectueux, si dévoué.
 Et puis, vous êtes si heureuse : il me semble que mon
 cœur puisera peut-être dans le vôtre un peu de bon-
 heur.

Laissez-moi vous raconter une aventure qui a décidé
 de mon avenir, de ma vie. Je ne pouvais plus vivre
 ainsi : et la cruauté du hasard est venue mettre un
 terme à toutes mes anxiétés.

C'était par un matin de ce beau mois d'août. Le
 soleil s'était levé radieux, et à travers les champs réson-
 nait la douce chanson de l'été. M. de Montfort et Ma-
 dame X..., M. de Varny et moi, montés sur nos che-
 vaux, allions faire notre promenade habituelle.

Ma chère Eliane, je ne sais si j'avais un secret pres-
 sentiment du bonheur : mais jamais je n'ai trouvé l'air
 si pur, le soleil si radieux et la campagne si belle.

Les oiseaux qui chantaient tout le long de la route,
 dans les grands arbres du chemin, jetaient leur mélo-
 die dans mon âme en y semant un rêve de bonheur.

M. Edgar chevauchait à mes côtés mais, parfois,
 M. Gaétan laissait seule la belle Madame X... et,
 sous quelque prétexte futile, venait engager conver-
 sation près de moi. Je vous avouerai, ma cousine, que
 je ne sais pas si j'étais plus heureuse à causer avec M.
 Edgar, qu'à rire avec M. Gaétan.

Notre promenade avait été des plus amusantes.
 C'était moi, sans doute, qui aurais goûté tous les
 charmes de cette excursion, si à côté du plaisir de me
 savoir aimée je n'avais senti le plaisir moins doux
 d'aimer deux fois.

Voilà qu'au détour d'une petite route, la belle Ma-
 dame X... dit à M. Gaétan :

—Laissez-moi seule, Mlle Claire a sans doute de
 jolies choses à vous dire, à tous deux !...

Oh ! ma cousine ! Oui, à tous deux : mais l'un
 après l'autre !...

Madame X... avait éperonné César qui fuyait vite,
 très vite, sur la grande route poussiéreuse.

Et je vous avoue que je n'avais encore rien dit, ni
 à M. Gaétan, ni à M. Edgar, quand subitement, au
 loin, nous voyons César qui, effrayé sans doute, avait
 jeté par terre Mme X..., et galopait dans la direction
 de la Villa.

Aussitôt, M. Gaétan de Montfort, part au galop de
 son cheval ; il s'élance et il arrive pour secourir la
 belle Mme X..., à demi évanouie par la peur.

C'est là toute mon aventure, ma cousine ; et je vous